

La promenade : un objet de recherche en plein essor

Laurent TURCOT & Christophe LOIR

Promenade, se promener, déambuler, errer, se déplacer, se balader, circuler, flâner, marcher ; autant de mots que l'on utilise à loisir comme synonymes, mais qui, à y regarder de plus près, rendent compte de réalités et de déterminants bien différents. Comprendre un mot, et qui plus est dans une époque antérieure, c'est surtout tâcher d'habiller le vocable de référents historiques, de le remettre dans son contexte pour voir se dégager une subtilité étymologique qui renvoie à une réalité. Le déplacement dans l'espace urbain a une longue histoire, il existe une généalogie entre les substantifs français évoqués plus haut. Plutôt qu'une union par des liens synonymiques, il semble qu'il s'agisse d'une hiérarchie familiale séparée par des générations successives. Par exemple, la promenade engendrerait la flânerie qui à son tour engendrerait la ballade et l'errance. Il nous manque, à ce jour, de grandes monographies sur l'histoire des déplacements qui permettraient de tracer d'un geste sûr et précis une ligne entre ces mots, un peu comme un dessin à numéro dont l'image finale ne se révèle que quand le dessinateur a relié tous les points et prend de la distance par rapport à son ouvrage.

Le titre du présent ouvrage renvoie à la promenade et c'est le mot que nous tâcherons d'habiller au mieux. Une question s'impose : qu'est-ce que la promenade ? Que veut dire se promener ? L'époque ici étudiée touche à la période moderne et plus particulièrement au long XVIII^e siècle, soit de la fin du XVII^e siècle aux premières lueurs des lampes au gaz du XIX^e siècle. La fin du XVII^e siècle constitue, pour la langue française, un moment où se structurent et se formalisent la grammaire, l'orthographe et, plus déterminant pour notre propos, le sens des mots. Pourtant, comme le disait Jean Paulhan : « Tout a été dit. Sans doute. Si les mots n'avaient changé de sens ; et les sens, de mots »¹. Les premiers dictionnaires rendent compte d'une double identité du

¹ Jean PAULHAN, *Clef de la poésie*, Paris, Gallimard, 1944, p. 23.

mot promenade. Dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), il est écrit : « Promenade. Action de celui qui se promene. *Allons à la promenade. Il est à la promenade.* Il signifie aussi, le lieu où l'on se promene. *Il y a de belles promenades autour de sa maison. La promenade n'est pas belle* »². Deux éléments sont à considérer : 1. le déplacement et 2. le lieu. C'est cette double définition qui constitue le cœur des études qui ont été faites sur la promenade. Le chevalier de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* va plus loin et expose sa fonction médicale pour ensuite signaler son aspect récréatif : « exercice modéré, composé du mouvement alternatif des jambes & des piés, par lequel on se transporte doucement & par récréation d'un lieu à un autre »³.

Pourtant, il faut encore chercher plus loin, « promenoir » « cours » et « se promener » sont les autres substantifs qui permettent de comprendre la réalité plurielle de cette promenade d'Ancien Régime. Jean Nicot, dans son *Thresor de la langue francoyse tant ancienne que moderne* de 1606 donne quelques exemples pour que le lecteur se représente bien le mot « pourmener » : « Se pourmener ordinairement en la Cour de parlement [...] Se pourmener par les chemins [...] Se pourmener et secouer de costé et d'autre, [...] S'en aller pourmener »⁴. En 1694, le *Dictionnaire de l'Académie* attache au mot « promener, se promener » la définition suivante : « Promener, se promener. Marcher, aller, soit à pied, soit en carrosse, soit à cheval &c. pour faire exercice ou pour se divertir. *Il se promene dans son jardin. Allons nous promener au cours. Ils se sont allez promener en carrosse, par eau, sur l'eau. Il fait beau se promener* ». Ici, c'est vraiment l'action de la promenade, le déplacement qui est évoqué tandis que pour le mot « promenoir » on évoque plutôt l'espace concerné : « Lieu où l'on se promene. *Je sçay où sont les beaux promenoirs* »⁵. Peu à peu, au cours du XVIII^e siècle, le mot « promenoir » est considéré comme vieilli⁶ et n'est plus utilisé ; le sens originel qui lui est donné se fond et se confond dans le mot « promenade ». Pourtant, un autre vocable reprend à son compte la spécificité du lieu : « Cours » qui, au XVII^e siècle, est directement issu d'un espace curial qui s'insère dorénavant dans l'espace public⁷. Furetière écrit à propos de « Cours » : « un lieu agréable où est le rendez-vous du beau monde pour se promener à certaines heures : & se dit tant du lieu, que de l'assemblée qui s'y trouve ». S'ensuit un exemple sur la nature sociale et

² *Dictionnaire de l'Académie française*, tome 2, Paris, Coignard, 1694.

³ Denis DIDEROT *et al.*, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome septième, Paris, Neuchâtel, Briasson, David, Le Breton, S. Faulche, 1751-1765, p. 444.

⁴ Jean NICOT, *Thresor de la langue francoyse tant ancienne que moderne*, t. 2, Paris, Douceur, 1606.

⁵ *Dictionnaire de l'Académie française*, *op. cit.*

⁶ « L'Académie, dans la 2^e édition de son Dictionnaire, disait que ce mot vieillissait, et qu'on disait *promenade* : dans la dernière édition elle le met sans remarque ». Jean-François FÉRAUD, *Dictionnaire critique de la langue française*, t. 3 (O-Z), Marseille, Mossy, 1787.

⁷ Selon Jürgen Habermas, le caractère « public » des lieux urbains est perceptible dans « certaines manifestations lorsqu'au contraire de cercles fermés elles sont accessibles à tous – de même que nous parlons de places publiques ou de maisons publiques ». Jürgen HABERMAS, *L'espace public, archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1992 (1962), pp. 13-14.

culturelle de la promenade : « Le *cours* a été beau aujourd'hui, tout la Cour y étoit »⁸. Dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1778) on évoque : « un lieu agréable, destiné ou choisi ordinairement auprès des grandes villes, pour s'y promener en carrosses »⁹. On met ici en lumière le dispositif premier de la promenade, son côté ritualisé et limité à un espace clos voué à ce genre de pratique où la nécessité de parader est assurée par le regard des particuliers défilant.

Les premières lignes du chapitre VII des *Caractères* de La Bruyère intitulé « De la Ville » résument bien cette idée : « l'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres »¹⁰. Le lieu urbain est ici soumis au régime de la distinction sociale qui s'inscrit dans une société où le « bon ton » est de circonstance pour l'acceptation dans une société fermée. Enfin, dernier vocable : « se promener ». Jean-François Féraud en 1787 dans son *Dictionnaire critique de la langue française* résume le mieux les différentes implications de la pratique : « *Promener*, Mener çà et là : « *Promener un enfant, promener des étrangers* dans toute la ville. *Promener un cheval*, le faire marcher doucement, soit en le menant par la bride, soit même en montant dessus. *Figurément. « Promener son esprit, sa pensée sur divers objets. « Promener ses regards, ses inquiétudes. Se promener, c'est son usage le plus ordinaire. « Allons nous promener au Cours, et non pas, promener sur le Cours, comme on dit en Provence : ce sont deux gasconnismes en quatre mots. M de. de G... faisant parler une couturière, lui fait dire: « C'est demain fête ; j'en suis bien aise. Oui, après l'Office nous irons promener » »¹¹.*

Les fonctions de la promenade pourraient ainsi se résumer de manière schématique à cinq grandes notions soit : 1. prendre l'air, 2. se distraire, 3. faire de l'exercice, 4. voir du pays, 5. avoir une réflexion philosophique. En plus d'être chargée de ces fonctions, la promenade désigne également un lieu, dessiné ou non par la main de l'homme, où il est agréable se passer le temps seul ou en bonne compagnie. Une question reste cependant en suspens dans les définitions évoquées ici, quoi qu'elle soit rapidement évoquée plus haut chez Féraud, la vitesse de la promenade¹². Quel est le rythme nécessaire des pieds, du carrosse et du cheval pour que celui-ci soit considéré « en promenade » ? Il semble que seules les études sur les pratiques sociales permettront de révéler cet état. Un autre pan de la promenade s'ouvre alors.

Nous avons évoqué plus haut une sorte de généalogie des substantifs liés à la promenade. Si l'on sait que le flâneur est un personnage typique du XIX^e siècle et que le promeneur appartient, en partie, au Siècle des Lumières, qu'en est-il des périodes antérieures et postérieures ? N'ayant pas de grandes synthèses sur le sujet¹³, nous

⁸ Antoine FURETIÈRE, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots François*, tome 3, La Haye, A. et R. Leers, 1690.

⁹ *Dictionnaire de l'Académie française, nouvelle édition*, Nismes, Pierre Beaume, 1778.

¹⁰ Jean DE LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, Paris, Henri Didier, 1916 (1687), p. 258.

¹¹ Jean-François FÉRAUD, *Dictionnaire critique de la langue française, op. cit.*

¹² Voir à ce propos : Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse. France XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995.

¹³ Voir Laurent TURCOT, « Promenades et flâneries à Paris du XVII^e au XXI^e siècles : la marche comme construction d'une identité urbaine », dans Rachel THOMAS (éd.), *Marcher en*

nous proposons aujourd'hui de livrer un ensemble d'analyses particulières permettant de comprendre l'articulation fondamentale qui se produit entre le XVIII^e et XIX^e siècle, soit entre le promeneur et le flâneur.

Faire l'histoire de la promenade c'est également tâcher de comprendre comment l'objet a peu à peu émergé dans la trame historique. Walter Benjamin est considéré par plusieurs comme celui qui a lancé la mode du sujet. Dans une étude inachevée sur les passages couverts parisiens au XIX^e siècle, le philosophe allemand a fondé une nouvelle approche de la ville et une manière de considérer le déplacement urbain comme une construction poétique. Puisant dans les écrits de Charles Baudelaire une esthétique née de l'appropriation de l'espace urbain¹⁴, Walter Benjamin affirme que le type du « flâneur » n'a pu se constituer que dans la société industrielle du XIX^e siècle. Lecteur passionné de Louis Aragon et de Léon-Paul Fargue¹⁵, Benjamin s'attache à définir la figure littéraire du flâneur. Dans ses notes publiées pour son *Paris, capitale du XIX^e siècle*, l'auteur appelle à la mise au jour des caractères sociaux de ce flâneur : « il faut chercher à comprendre la constitution morale tout à fait fascinante du flâneur passionné »¹⁶.

Pour l'époque moderne, et plus particulièrement pour la France du XVIII^e siècle, deux tendances sont à relever, celle qui est propre à l'histoire urbaine¹⁷ et celle qui appartient au courant d'histoire littéraire. Pour ce qui est de l'histoire urbaine, le thème de la structuration de l'espace de la promenade est abordé au milieu du XX^e siècle par Pierre Lavedan. Ce dernier s'attache à contextualiser les transformations physiques qui s'opèrent dès le milieu du XVIII^e siècle¹⁸. Historiens de l'architecture, de l'urbanisme ou de l'art des jardins seront les tributaires de cette histoire où priment le construit et la planification urbaine¹⁹. Versé dans le droit de la construction, Jean-Louis Harouel synthétisera les avancées historiennes par une étude sur le processus d'embellissement

ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines, Paris, Ed. des Archives Contemporaines, 2010, pp. 65-84 et Joseph A. AMATO, *On Foot : A History of Walking*, New York, New York University Press, 2004.

¹⁴ Walter BENJAMIN, « Le Flâneur », dans *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, 2002 (1955), pp. 57-100.

¹⁵ Louis ARAGON, *Le paysan de Paris*, Paris, Gallimard, 1972 (1926) ; Léon-Paul FARGUE, *Le piéton de Paris*, Paris, Gallimard, 2001 (1932). Voir également : Frédéric GROS, *Marcher, une philosophie*, Paris, Carnet Nord, 2009.

¹⁶ Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e siècle, le livre des passages, traduit de l'allemand par Jean Lacoste d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 435.

¹⁷ Pour une synthèse des avancées françaises, voir Nicolas LEMAS, « Pour une épistémologie de l'histoire urbaine française des époques modernes et contemporaines comme histoire-problème », *Histoire@Politique*, 3/2009 (n° 09), pp. 101-110.

¹⁸ Pierre LAVEDAN, *Nouvelle histoire de Paris. Histoire de l'urbanisme à Paris*, Paris, Hachette, 1975 ; Pierre LAVEDAN *et al.*, *L'Urbanisme à l'époque moderne, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1982.

¹⁹ Voir notamment, Aurélia ROSTAING, « Les promenades et les jardins publics », dans Michel LE MOËL (éd.), *L'urbanisme parisien au siècle des Lumières*, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 1997, pp. 93-102. Voir Isabelle BACKOUCHE, *L'histoire urbaine en France (Moyen-Age-XX^e siècle). Guide bibliographique, 1965-1996*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Nicholas

des villes françaises au XVIII^e siècle²⁰. Les allées dessinées à même les villes ont alors pour fonction de dilater l'espace urbain afin d'offrir une meilleure circulation de l'air. Les promenades publiques sont ici intégrées au processus de restructuration du semis urbain, leur fonction est d'assurer la commodité et la salubrité par des équipements urbains définissant une esthétique urbaine.

Le construit est alors la pièce maîtresse des modalités de transformation sociale des promenades publiques. Cependant, le lien entre histoire sociale et histoire urbaine n'est pas systématiquement fait par les historiens des villes modernes²¹. L'approche est, comme le rappelle Françoise Boudon en 1975, celle de « la structure parcellaire du tissu urbain » seule capable « de faire apparaître le lien entre le lieu et l'architecture, entre le lieu et la fonction »²². Une telle approche n'est pas éloignée de l'historiographie urbaine influencée par l'histoire des représentations et le renouveau de l'histoire culturelle. Jean-Claude Perrot donne les bases d'une étude corrélative entre le social et l'urbain. Il affirme que l'espace urbain consacre les rapports sociaux, que « l'occupation du sol mériterait l'attention, car la transcription mentale de la ville en était sûrement affectée », que « les transformations urbaines du XVII^e siècle [...] amorcent de façon nette un remodelage de la contiguïté sociale »²³. Bernard Lepetit entend alors ouvrir et diversifier les objets et les outils d'analyse. Il met en garde contre une histoire urbaine qui se voudrait essentiellement sociale. Il importe, soutient l'auteur, de « considérer l'armature urbaine de la France comme une forme d'organisation spatiale » qui répond à des « représentations contrastées, fragments de systèmes de pensée plus vaste »²⁴.

Penser l'espace urbain en terme de construction sociale implique une dynamique qui croise la transformation de la physionomie urbaine et les rapports entretenus par ses utilisateurs (habitants, étrangers, administrateurs, etc.). Si la ville, dont le caractère

PAPAYANIS, *Planning Paris before Hausmann*, Baltimore and London, The Johns Hopkins Press, 2004.

²⁰ Jean-Louis HAROUEL, *L'embellissement des villes, l'urbanisme français au XVIII^e siècle*, Paris, Picard Éditeur, 1993. Voir également Richard A. ETLIN, « L'air dans l'urbanisme des lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 9, 1977, pp. 123-134 et J.M. DUDOT *et al.*, *Le devoir d'embellir. Essai sur la politique d'embellissement à la fin de l'Ancien Régime*, Nancy, CORDA-CEMPA, 1978.

²¹ Jean NAGLE, « La ville de l'absolutisme triomphant, De François I^{er} à Louis XV », dans Louis BERGERON (éd.), *Paris, genèse d'un paysage*, Paris, Picard, 1989, pp. 93-145 ; Marcel POËTE, *Une vie de cité, Paris de sa naissance à nos jours*, Paris, Auguste Picard éditeur, 1925 ; Bernard ROULEAU, *Paris : histoire d'un espace*, Paris, Seuil, 1997, et *Le tracé des rues de Paris*, Paris, Presses du CNRS, 1988.

²² Françoise BOUDON, « Tissu urbain et architecture : l'analyse parcellaire comme base de l'histoire architecturale », *Annales E.S.C.*, t. XXX/4, 1975, p. 773.

²³ Jean-Claude PERROT, « Rapports sociaux et villes au XVIII^e siècle », *Annales E.S.C.*, t. XXIII, 1968, pp. 252-253. Cette idée est reprise par Jean-Luc Pinol dans un récent ouvrage sur l'histoire urbaine : « ville et société ne se comprennent que dans leurs interrelations », Jean-Luc PINOL, « Introduction générale », dans Jean-Luc PINOL (éd.), *Histoire de l'Europe urbaine, 1. De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 2003, p. 7.

²⁴ Bernard LEPETIT, *La ville dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988, pp. 14-16.

a été modelé au fil des années par de multiples interventions, est faite par des hommes, elle fait également surgir des comportements sociaux directement redevables à la structuration physique de son espace. Histoire sociale et histoire urbaine, l'historien ne peut se permettre d'étudier l'un sans l'autre.

Cette idée a été reprise par Isabelle Backouche qui opte pour une triple voie d'accès : aménagement, représentations et pratiques²⁵. Backouche affirme que la « solidarité entre les usages, les formes et les représentations qui touchent à tous les domaines de la vie explique en partie l'essor du champ de l'histoire urbaine ces vingt dernières années »²⁶. Déjà suggéré par Louis Bergeron et Marcel Roncayolo²⁷, ce regard croisé lie le semis urbain et son utilisation par les habitants. À ce propos, Marcel Poète²⁸ écrivait déjà en 1935 que « la connaissance de l'organisme urbain est à la base de l'urbanisme. Il existe l'être urbain, comme il existe l'être humain proprement dit. L'urbaniste a de quoi faire toujours et de toute façon avec un être vivant »²⁹. L'attention n'est donc plus uniquement sur les formes et les structures physiques de la ville. L'histoire urbaine demande un croisement d'approches et de sources qui permettent de mettre au jour la spécificité de la ville, ce que Marcel Poète qualifie « d'art urbain », à savoir « l'ensemble des règles applicables aux conditions d'existence et de développement d'un centre urbain »³⁰.

En 2001 Olivier Daumestre, se propose d'analyser le rapport à l'espace de la population installée dans l'enceinte du Palais-Royal. Par l'étude d'archives policières, il constate que la promenade devient une forme de loisir populaire partagé par tous, bien que « le sens qu'ils prêtent à leurs pratiques nous échappe en grande partie »³¹. Les sources utilisées ne permettent de comprendre qu'une part des usages et des perceptions. De plus, l'étude, se concentrant sur une promenade qui est interdite aux gens de livrées, domestiques et gens de petits métiers, se situe dans un contexte où la discrimination sociale définit et organise la pratique. Nicolas Lemas, de son côté, se propose de renouveler le champ d'études de l'embellissement des villes en considérant qu'il s'agit alors d'une mise en scène qui « se donne donc à voir comme un spectacle total » qui permet « une véritable promenade architecturale pour un

²⁵ Isabelle BACKOUCHE, *La trace du fleuve, la Seine et Paris (1750-1850)*, Paris, Éditions de l'E.H.E.S.S., 2000.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

²⁷ Louis BERGERON et Marcel RONCAYOLO, « De la ville pré-industrielle à la ville industrielle. Essai sur l'historiographie française », *Quaderni storici*, 27, 1974, pp. 827-876.

²⁸ Donatella CALABI, « Marcel Poète : pionnier de l'urbanisme, militant de l'histoire des villes, Une vie de cité (1924-1931) », dans Bernard LEPETIT et Christian TOPALOV (éd.), *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001, pp. 79-110.

²⁹ Marcel POËTE, « Les idées bergsoniennes et l'urbanisme », dans *Mélanges Paul Negulesco*, Bucarest, Imprimerie nationale, 1935, p. 575.

³⁰ Marcel POËTE, *Paris sous la République de 1848*, Paris, Dupont, 1909. Voir également Pierre MERLIN et Françoise CHOAY (éd.), *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Paris, PUF, 1988.

³¹ Olivier DAUMESTRE, « La promenade : un loisir urbain universel ? L'exemple du Palais-Royal à Paris à la fin du XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, n° 3, 2001, p. 89. Voir également : Yoann BRAULT, « Le Boulevard (1670-1789) un désaveu de l'enceinte », dans Béatrice DE ANDIA (éd.), *Les Enceintes de Paris*, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 2001, pp. 116-124.

individu tout à la fois spectateur et piéton (flâneur) »³². Pour la Belgique cet aspect a été pris en charge dans le collectif dirigé par Kim Béthume et Jean-Philippe Huys sur la problématique de l'appréhension de la réalité urbaine dans *Espaces et parcours dans la ville, Bruxelles au XVIII^e siècle*³³, idée qui a été relayée par Christophe Loir en 2009 dans son *Bruxelles néoclassique*³⁴. Il convient alors de réévaluer les transformations urbaines et architecturales en considérant la place prépondérante qu'occupe celui qui chemine à pied ou en carrosse, car, selon les moyens de transport, la ville se crée et se transforme à la vitesse du regard.

La seconde grande tendance est celle de l'histoire littéraire de la promenade. Un des premiers à s'y être attaché est Marcel Poète en 1913. Dans *La promenade à Paris au XVII^e siècle, l'art de se promener, les lieux de promenade dans la ville et aux environs*³⁵, Poète livre un état des lieux des promenades dans le Paris du Grand Siècle. Souvent factuelles, quelquefois anecdotiques, mais toujours érudites, les analyses de l'historien évoquent quelques grandes transformations urbaines. Puisant dans les chroniques, les mémoires, les récits de voyage, la poésie ou les dictionnaires d'époque, il évoque une littérature de la promenade grâce à laquelle s'éclairent des perceptions de l'espace. La tendance actuelle chez certains littéraires est de confondre à loisir représentations et pratiques de l'espace. Confusion qui est le lot d'Alain Montandon lorsqu'il se livre à une étude sur les formes de la promenade dans la littérature. Cette « sociopoétique » de la promenade, comme il l'appelle, est entendue comme la transcription d'un « imaginaire social » et de représentations. Elle est, en fait, une tentative de faire du texte littéraire le reflet d'une réalité urbaine et sociale, analyse dont les limites sont certaines et les nuances légions. Jean-Marie Goulemot affirme d'ailleurs qu'il faut éviter de postuler que le vécu passe par la littérature³⁶, puisque celle-ci est, en fait, une représentation du social et de l'imaginaire des groupes qui la produisent. On doit éviter de confondre réel et illusion du vrai. De Jean-Jacques Rousseau à Walter Benjamin, il y a, aux dires d'Alain Montandon, un même intérêt pour la « poétique de l'espace », non pas au sens où l'entend Gaston Bachelard³⁷, mais plutôt selon la

³² Nicolas LEMAS, « De la porte d'honneur à la pyramique de neige. Variations sur la notion d'embellissement au 18^e siècle », dans Jérôme BOISSONADE, Solenn GUÉVEL, France POULAIN (éd.), *Ville visible, ville invisible : la jeune recherche urbaine en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 87-88.

³³ Kim BÉTHUME et Jean-Philippe HUYS (éd.), *Espaces et parcours dans la ville, Bruxelles au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2007. Voir également : Astrid LELARGE, *Bruxelles, l'émergence de la ville contemporaine. La démolition du rempart et des fortifications aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Bruxelles, Civa, 2001.

³⁴ Christophe LOIR, *Bruxelles néoclassique. Mutation d'un espace urbain, 1775-1840*, Bruxelles, CFC éditions, 2009.

³⁵ Marcel POÈTE, *La promenade à Paris au XVII^e siècle, l'art de se promener, les lieux de promenade dans la ville et aux environs*, Paris, Armand, Colin, 1913. Voir également : *Au jardin des Tuileries, l'art du jardin, la promenade publique*, Paris, Auguste Picard, 1924.

³⁶ Jean-Marie GOULEMOT, « Histoire littéraire », dans Jacques LE GOFF, Roger CHARTIER et Jacques REVEL (éd.), *La Nouvelle histoire*, Paris, C.E.P.L., 1978, pp. 308-313. Voir également, « Histoire littéraire et histoire des idées du XVIII^e siècle à l'épreuve de la Révolution », *MLN*, 114, 1999, pp. 629-646.

³⁷ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2001 (1957).

définition d'un « espace de l'unicité et de la vérité d'un moi à l'opposé de l'aliénation sociale »³⁸. L'Ancien Régime est ici considéré comme une forme de « préhistoire » de l'individualité de la promenade. Pourtant, nombre d'auteurs, comme Louis-Sébastien Mercier ou Nicolas-Edmé Rétif de la Bretonne, définissent leur rapport à la ville en livrant le ressenti de l'espace urbain à travers une écriture qui se veut révélatrice de pratiques sociales. Katharina Oxenius utilise d'ailleurs les mêmes outils d'analyse qu'Alain Montandon³⁹. Si le sujet est délimité dans le temps et l'espace, l'approche est toujours celle qui consiste à faire de la source littéraire une vérité historique livrant une réalité historique. L'intérêt de l'ouvrage est de considérer la promenade comme une forme d'interaction sociale collective. Se déplacer dans les jardins publics est une manifestation régie par des convenances. Les rapports sociaux se déterminent d'après une « théâtralisation » des comportements.

C'est également sous cet angle que Daniel Rabreau définit la promenade urbaine française. Pour ce dernier, « le récréatif ritualisé domine : la promenade urbaine, trait de société, s'inscrit dans une activité du loisir d'une communauté dont les mœurs se veulent policées »⁴⁰. Toujours considérée comme une manifestation collective, la promenade passe d'une fonction de structuration de liens sociaux à celle d'un loisir urbain. La nature ritualisée et organisée de la promenade mondaine, dont le fondement est le « voir et être vu », se décline ainsi par différentes modalités d'utilisations qui sont autant de codes sociaux à respecter. Dans les deux cas (Rabreau et Oxenius), la ritualisation de la pratique ne va qu'en se développant et se renforçant. Structure immobile qui définit les caractères et les comportements, la promenade mondaine est l'apanage de l'élite. Pourtant, la promenade évolue dans le temps, elle n'est plus le propre que de l'élite, le XVIII^e et le XIX^e siècle rendent compte de réalités plus éclatées et bigarrées. Robert Beck, dans une étude sur les villes françaises en comparaison de Berlin et Vienne au XIX^e siècle, montre d'ailleurs qu'elle est pratiquée par une population de plus en plus nombreuse⁴¹.

Les études de Michel Delon et de Jean-Marie Goulemot suggèrent une avenue différente⁴². Insistant sur la constitution de caractères littéraires par l'appropriation

³⁸ Alain MONTANDON, *op. cit.*, p. 92.

³⁹ Katharina OXENIUS, *Vom Promenieren zum Spazieren zur Kulturgeschichte des Pariser Parks*, Tübingen, Tübinger Vereinigung für Volkskunde, 1992. Voir également : Géza HAJOS, *Stadtparks in der österreichischen Monarchie 1765-1918*, Wien, Böhlau, 2007.

⁴⁰ Daniel RABREAU, « La promenade urbaine en France aux XVII^e et XVIII^e siècle : entre planification et imaginaire », dans Monique MOSSER et Georges TEYSSOT (dir.), *Histoire des jardins, de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 1991, pp. 301. Voir également, Sandra PASCALIS, « Vers une urbanisation des loisirs aristocratiques : la promenade urbaine comme lieu d'interprétation des loisirs de la cour dans la France des XVI^e et XVIII^e siècles », dans Robert BECK and Anna MADOEUF (éd.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2005, pp. 44-60.

⁴¹ Robert BECK « La promenade urbaine au XIX^e siècle ». *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 116/2, 2009, pp. 165-190.

⁴² Jean-Marie GOULEMOT, « Le Paris des philosophes », dans Daniel OSTER et Jean-Marie GOULEMOT (éd.), *Écrire Paris*, Paris, Éditions Seesam, 1990, pp. 33-40, et « Les pratiques littéraires ou la publicité du privé », dans Roger CHARTIER (éd.), *Histoire de la vie privée*. 3.

de pratiques sociales mondaines, ces auteurs mettent au jour le rapport qui s'instaure entre la figure littéraire individuelle et la foule. L'attention est dorénavant portée sur ce qui constitue l'individualité du regard des chroniqueurs et mémorialistes. La promenade mondaine n'est pas uniquement une forme d'interaction qui est répétitive, prévisible et à l'abri des évolutions, les sources littéraires font état de la naissance d'une individualité. L'histoire de la promenade, celle de son écriture et de ses usages, doit pouvoir se réaliser dans une étude offrant la possibilité de décliner ses formes (mondaines et individuelles), mais surtout l'évolution de la fonction qu'elle occupe dans une communauté donnée.

Karlheinz Stierle entend alors réaliser le programme fixé par Walter Benjamin : comprendre historiquement et socialement la figure du flâneur dans la société parisienne du XIX^e siècle. S'appuyant sur la notion de « lisibilité de la ville »⁴³, il construit une analyse qui fait des auteurs de descriptions de Paris (Mercier, Balzac, Hugo, Nerval, Baudelaire) des lecteurs de signes, idée qui a été récemment reprise par Catherine Szanto⁴⁴. Fortement ancré dans une interprétation sémiologique de ces discours, Stierle fait de la période moderne une époque d'un regard « incertain » dans laquelle se met en place le début d'un « décryptage » scriptural des signes de la ville, mais qui ne permet pas la constitution du flâneur urbain, personnage hérité du romantisme. « L'histoire de la ville comme prise de conscience de la ville est-elle à Paris, et c'est là un point essentiel, l'histoire de la représentation de sa lisibilité ? »⁴⁵. Le flâneur est un personnage qui a pour fonction de rendre à l'entendement les signes cachés et disséminés dans la ville. La déambulation est un moyen d'action et une forme d'appropriation de l'espace. Keith Tester, Richard E. Burton et Jeffrey Robinson confirment cette approche en affirmant que le seul XIX^e siècle possède les fondements artistiques, sociaux et intellectuels permettant l'émergence du flâneur⁴⁶.

De la Renaissance aux Lumières, Paris, Seuil, 1985, pp. 359-394 ; Michel DELON, « Préface générale, Piétons de Paris », dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris, Robert Laffont, 1990, pp. I-XXIV ; « Louis-Sébastien Mercier, le premier piéton de Paris », *Magazine littéraire*, n° 332, mai 1995, pp. 24-29 ; « La promenade des Lumières », *Magazine littéraire*, n° 353, avril, 1997, pp. 29-32.

⁴³ Karlheinz STIERLE, *La capitale des signes, Paris et son discours*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

⁴⁴ Catherine Szanto étudie la construction des jardins de Versailles en articulant son propos en fonction de la phénoménologie de Husserl. Catherine SZANTO, *Le promeneur dans le jardin : de la promenade considérée comme acte esthétique. Regard sur les jardins de Versailles*, PhD, Doctorat d'architecture, Université Paris VIII, 2009.

⁴⁵ Karlheinz STIERLE, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁶ Richard E. BURTON, *The Flâneur and his City, Patterns of Daily Life in Paris 1815-1851*, Durham, University of Durham, 1994 ; Keith TESTER (éd.), *The Flâneur*, London and New York, Routledge, 1994 ; Jeffrey ROBINSON, *The Walk : Notes on a Romantic Image*, Norman, University of Oklahoma Press, 1989. Voir également Priscilla PARKHUST FERGUSON, « The Flâneur on and off the streets of Paris », dans Keith TESTER (éd.), *The Flâneur*, London and New York, Routledge, 1994, pp. 22-42 ; Margaret ROSE (éd.), *Flâneurs and Idlers*, Bielefeld, Aisthesis, 2007 ; Graeme GILLOCH, « The Figure that fascinates : seductive strangers in Benjamin and Baudrillard », *Renaissance and Modern Studies*, vol. 40, 1997, pp. 17-29 ; Clare Olivia PARSONS, « Women Travelers and the Spectacle of Modernity », *Women's Studies*, vol. 26/5,

Deux dernières contributions retiennent l'attention. La première est un ouvrage collectif dirigé par Daniel Rabreau et Sandra Pascalis qui aborde le thème sous l'angle de l'histoire de l'art⁴⁷. Sont ainsi analysées différentes facettes de la promenade qui se décline en autant de sources, qu'il s'agisse de gravures, de plans d'architecte ou encore de cartes topographiques. C'est dans cette veine que s'inscrit *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle* de Laurent Turcot. Par une analyse croisée de traités de civilité, de traités de médecine, de plans architecturaux, d'archives municipales, d'archives judiciaires, de chroniques, de romans et de gravures, Turcot montre comment le Siècle des Lumières voit se constituer la figure du promeneur comme personnage urbain⁴⁸. D'une promenade collective dont la fonction est de voir et d'être vu, on passe à un promeneur individualisé qui s'éloigne de la foule pour mieux l'observer et la décrire.

Ces tendances de l'historiographie française ne doivent pourtant pas faire oublier les avancées du monde anglo-saxon dans le domaine. Nous avons déjà souligné leur apport en ce qui concerne l'étude de la figure du flâneur⁴⁹. En outre, Peter Borsay montre, dans une série d'études sur la formation de promenades publiques dans les villes de province britannique, qu'il est possible d'envisager « *the growth of urban culture and consciousness* »⁵⁰. Pour lui, « *formal walks were decidedly in the fashionable camp and helped forged amongst the promenaders those cultural bonds of refined behaviour that welded together elite society* »⁵¹. Il suggère une pratique déterminée par un contexte social et culturel propre à définir le lien social entre des individus de même classe. L'étude urbaine (formation des promenades publiques) n'est cependant pas directement en lien avec la formation de caractères sociaux, car c'est « *another [thing] to show in what way this affected people's style of living* »⁵².

1997, pp. 399-422 et Elizabeth WILSON, « The Invisible Flâneur », *New Left Review*, n° 191, janvier-février 1992, pp. 90-110 ; Aruna D'SOUZA and Tom McDONOUGH (éd.), *The Invisible Flâneuse ? Gender, public space, and visual culture in nineteenth-century Paris*, Manchester, Manchester University Press, 2006.

⁴⁷ Daniel RABREAU et Sandra PASCALIS (éd.), *La nature citadine au siècle des Lumières, promenades urbaines et villégiature*, Paris, William Blake & Co, 2005 ; voir également : Michel CONAN (éd.), *Performance and Appropriation : Profane Rituals in Gardens and Landscape*, Washington, Dumbarton Oak, 2007.

⁴⁸ Laurent TURCOT, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007. Voir également « Entre promenades et jardins publics : les loisirs parisiens et londoniens au XVIII^e siècle », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. 87, 2009, pp. 645-663.

⁴⁹ Voir note 47.

⁵⁰ Peter BORSAY, « The English Urban Renaissance : The Development of Provincial Urban Culture c.1680-c.1760 », dans Peter BORSAY (éd.), *The Eighteenth-Century Town, A Reader in English Urban History 1688-1820*, London and New York, Longman, 1990, p. 180.

⁵¹ Peter BORSAY, « The Rise of the Promenade : The Social and Cultural Use of Space in the English Provincial Town, c. 1660-1800 », *British Journal for Eighteenth Century Studies*, vol. 9, 1986, p. 131 et *A History of Leisure : the British experience since 1500*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2006. Voir également Penelope J. CORPFIELD, « Walking the city streets : the urban odyssey in eighteenth-century England », *Journal of Urban History*, t. 16, 1989-1990, pp. 132-174.

⁵² Peter BORSAY, *The English Urban Renaissance, Culture and Society in the Provincial Town, 1660-1770*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 180.

D'ailleurs, dans plusieurs ouvrages récents des historiens britanniques prêchent pour une histoire urbaine des loisirs qui associerait structuration de l'espace et formes d'appropriations sociales⁵³. C'est dans cette tendance que s'inscrivent les études de Jonathan Conlin⁵⁴ qui, dans un article sur l'histoire comparée des Vauxhalls à Londres et à Paris montre que la promenade est à comprendre dans le grand schème de la commercialisation des loisirs préalablement défini par J.H. Plumb⁵⁵. Les jardins de plaisirs londoniens, comme le Vauxhall, le Ranelagh et Marylebone, sont alors les modèles types de lieux spécifiquement dessinés pour la promenade⁵⁶. Cette histoire de la promenade britannique doit également être entendue selon les cadres provinciaux, comme a pu le montrer Donna Landry et Tom Williamson⁵⁷.

Le versant londonien de la promenade urbaine est encore à analyser. Si l'on connaît bien les transformations urbaines et sociales qui se produisent dans la capitale, il manque une étude qui permettrait de comprendre comment se constitue le promeneur londonien, mais surtout les cadres qui permettent son émergence. Alyson O'Byrne, dans un article publié en 2008⁵⁸ et une thèse bientôt transformée en livre,

⁵³ Peter CLARK and R.A. HOUSTON, « Culture and Leisure 1700-1840 », dans Peter CLARK (éd.), *The Cambridge Urban History of Britain: Volume II, 1540-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, pp. 575-614 ; John WALTON, « The Pleasures of Urbanity », dans Philip WALLER (éd.), *The English Urban Landscape*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp. 269-289 ; Peter BORSAY, G. HIRSCHFELDER and R.-E. MOHRMANN (éd.), *New Directions in Urban History : Aspects of European Art, Health and Tourism since the Enlightenment*, New York, Waxmann, 2000.

⁵⁴ Jonathan CONLIN, « Vauxhall on the boulevard : pleasure gardens in London and Paris, 1764-1784 », *Urban History*, vol. 35/1, 2008, pp. 24-47 et « Vauxhall Revisited : The Afterlife of a London Pleasure Garden, 1770-1859 », *The Journal of British Studies*, vol. 45/4, 2006, pp. 718-743.

⁵⁵ J.H. PLUMB, *The Commercialisation of Leisure in Eighteenth-Century England*, Reading, 1973.

⁵⁶ David COOK et Alan BORG, *Vauxhall Gardens. A History*, New Haven, Yale University Press, 2011.

⁵⁷ Donna LANDRY, *The Invention of the Countryside : Hunting, Walking, and Ecology in English Literature, 1671-1831*, New York, Palgrave, 2001, et Tom WILLIAMSON, *Polite Landscapes : Gardens and Society in Eighteenth-Century England*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995.

⁵⁸ Alison O'BYRNE, « The Art of Walking in London : Representing Urban Pedestrianism in Early Nineteenth-Century London », *Romanticism*, vol. 14/2, 2008, pp. 94-107. À ce propos voir également : Clare BRANT and Susan E. WHYMAN (éd.), *Walking the Streets of Eighteenth-Century London : John Gay's Trivia*, Oxford, Oxford University Press, 2007 ; Laura WILLIAMS, « « Rus in urbe » : the greening of English towns, 1660-1760 », PhD thesis, University of Wales, 1998 et « To Recreate and Refresh their Dulled Spirits in the Sweet and Wholesome Ayre » : Green Space and the Growth of the City », dans J.F. MERRIT (éd.), *Imagining Early Modern London : Perceptions and Portrayals of the City from Stow to Strype, 1598-1720*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; Jeffrey D. HAMILTON, « Adapting the City to meet rural desires : the English Urban Landscape as Surrogate Country House », PhD, University of Delaware, 2006 et Mary J. CARTER, « The Politics of Walking in the Long Eighteenth Century », PhD, Emory University, 2008.

mais aussi Benjamin Heller⁵⁹ s'attachent à esquisser les conditions de promenades dans le Londres du XVIII^e siècle, mais cette perspective doit aussi être prise en charge par les historiens de la ville, par ceux de la *politeness* et par ceux des loisirs⁶⁰ pour que l'on puisse donner la pleine mesure du sujet, tant à Londres que dans les villes de province.

Le colloque qui s'est tenu à l'Université libre de Bruxelles les 19 et 20 février 2009 et dont le présent ouvrage est le fruit, avait pour objectif de faire se rencontrer des spécialistes français et anglais de l'histoire de la promenade avec des historiens, historiens de l'art et historiens de la littérature belges qui n'avaient jusque-là abordé la promenade que de manière indirecte. Ainsi, si la Belgique est une zone privilégiée, elle trouve, avec la France et l'Angleterre, des points de comparaisons essentiels qui permettent de mieux comprendre l'histoire de la promenade européenne à l'époque moderne. Le choix a été de se centrer sur une époque déterminante, c'est-à-dire le long XVIII^e siècle, en croisant les approches et les objets d'études, de l'histoire de l'urbanisme à l'histoire des sciences, en passant par l'histoire des loisirs, l'histoire économique, l'histoire littéraire, l'histoire urbaine, l'histoire de la musique, l'histoire de la carrosserie ou l'histoire des parcs et jardins.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux promenades urbaines à Paris et à Bruxelles. Les contributions de Yoann Brault et d'Astrid Lelarge permettent de souligner l'importance, pour la promenade, d'un espace spécifique, à savoir le boulevard. L'étude du cas du boulevard du Temple à Paris témoigne de l'évolution sociale et spatiale de la promenade, ainsi que des relations étroites qu'elle entretient avec les loisirs. Pour Bruxelles, l'analyse du démantèlement des fortifications permet de voir comment, des remparts aux boulevards, la promenade s'adapte et s'impose aux marges de la ville. Quant à Natacha Coquery, elle replace la promenade dans le contexte de l'essor du commerce de luxe et des boutiques, mettant en lumière la naissance et le développement d'une activité socio-culturelle liée au loisir : le *shopping* ; c'est-à-dire une « promenade commerciale ».

La pratique de la promenade se répand également dans les villes de province et dans les campagnes. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Peter Borsay nous offre

⁵⁹ Benjamin HELLER, « The « Mene People » and the Polite Spectator : The Individual in the Crowd at Eighteenth-Century London Fairs », *Past and Present*, n° 208, 2010, pp. 131-157 et « Leisure and Pleasure in London Society, 1760-1820 : an agent-centred approach » PhD, Oxford University, 2009.

⁶⁰ Miles OGBORN, *Spaces of Modernity : London's Geographies, 1680-1780*, New York, Guilford Press, 1998 ; Elizabeth MCKELLAR, *The Birth of Modern London, the Development and Design of the City 1660-1720*, Manchester, Manchester University Press, 1999 ; John BREWER, *The Pleasures of Imagination : English Culture in the Eighteenth-Century*, Chicago, University of Chicago Press, 2000 ; Dana ARNOLD, *Re-presenting the Metropolis : Architecture, urban experience and social life in London, 1800-1840*, pp. 25-42 (partie 2 : « The Art of Walking the Streets ») ; Lawrence E. KLEIN, « Politeness and the Interpretation of the British Eighteenth Century », *Historical Journal*, vol. 45/4, 2002, pp. 869-98 ; Tim HITCHCOCK and Heather SHORE, (éd.), *The Streets of London : From the Great Fire to the Great Stink*, London, Rivers Oram, 2002 ; Emily COCKAYNE, *Hubbub. Filth, Noise & Stench in England 1660-1770*, New Haven, Yale University Press, 2007.

une synthèse comparative de la situation en Angleterre, à la fois dans la métropole et en province, dégageant l'évolution des lieux, des modalités de la promenade et des motivations des promeneurs. Il souligne notamment la relation étroite qui unit la promenade au développement des loisirs et à l'émergence d'un nouveau rapport à la nature, ainsi que le rôle spécifique joué par les villes d'eaux. Ce dernier aspect est au cœur de la contribution de Bruno Bernard, consacrée à la ville de Spa qui attire de nombreux touristes anglais et où la promenade bénéficie, tout au long du XVIII^e siècle, d'une grande variété d'aménagements, plus ou moins importants, plus ou moins formels, selon les cas. Quant à l'étude des *Pièces de clavecin* de Joseph-Hector Fiocco par Henri Vanhulst, elle permet à la fois de montrer que la promenade se pratique dans la campagne aux abords de Bruxelles et qu'elle peut servir de source d'inspiration à un compositeur.

Au XVIII^e siècle, se promener est un loisir encore pratiqué, le plus souvent, par l'élite. La troisième partie de l'ouvrage traite donc des promenades aristocratiques. L'étude de Fabrice Preyat sur le prince de Ligne, célèbre écrivain et grand amateur de jardins, permet de souligner cette dimension mais aussi d'analyser les relations entre pratiques de déambulation et genre littéraire. Grâce aux contributions de Sébastien Dubois et de Catherine Rommelaere, le caractère mondain est étudié par le biais des modes de déplacement réservés à l'élite : la promenade à cheval et la promenade en carrosse. Quant à Jean-Louis Vanden Eynde, il analyse le cas spécifique de jardins de particuliers offrant des parcours initiatiques inspirés par la franc-maçonnerie.

C'est sur les promenades scientifiques que se clôt cet ouvrage. Comme le montre Michèle Galand à travers l'étude d'académiciens, la promenade sur le terrain est aussi, pour les savants promeneurs, un moyen de participer au progrès de la science. Enfin, Denis Diagre analyse l'ouverture à la promenade et à la fréquentation du public d'une institution scientifique spécifique : le jardin botanique.

Le colloque de Bruxelles, dont voici les actes, s'est prolongé par la session qui s'est tenue à Gand, intitulée « Promenades, Pleasure Gardens and Parks in European Towns c. 1650-1900 », coorganisé par Peter Borsay, Jon Stobart et Christophe Loir, lors de la 10^e édition de l'*International Conference on Urban History* (1^{er}-4 septembre 2010), au cours de laquelle les intervenants ont tâché de comprendre l'émergence de lieux urbains spécifiquement dévolus à l'usage de la promenade. L'idée était résolument comparatiste et sur le long terme, englobant l'Angleterre, la France, la Belgique, la Hongrie et l'Italie. Relevons trois aspects qui ont été approfondis pour le XVIII^e siècle : l'étude des marges de l'espace urbain comme lieu de promenade, la liaison entre la promenade et la commercialisation des loisirs, ainsi que la place de la promenade dans le contexte d'un nouveau rapport à la nature⁶¹.

⁶¹ Ce sont les communications de Peter BORSAY, « Walking on the Urban Edge : peripheral space and recreation in English and Welsh towns c. 1700-1900 » ; Laurent TURCOT, « La commercialisation des loisirs dans les promenades parisiennes au XVIII^e siècle » et Andreas STYNEN, « Ornamental, outdated or organic ? City trees in a shaken environment (Belgium, 1850-1900) ». Sur ce dernier aspect, voir la thèse de doctorat de l'auteur dans laquelle il remonte jusqu'au XVIII^e siècle, en particulier pour le cas bruxellois : Andreas STYNEN, *Proeftuinen van burgerlijkheid. Stadsnatuur in negentiende-eeuws België*, Leuven, KULEUVEN (Proefschrift), 2010.

La question de la promenade a, en outre, été récemment abordée dans le contexte de la marche urbaine. Prolongeant les recherches sur ce mode de déplacement doux, développées notamment par Rachel Thomas ⁶², un colloque s'est tenu, en mai 2011, à l'Université libre de Bruxelles ⁶³. Réunissant historiens et archéologues, urbanistes et architectes, sociologues et anthropologues, il visait à étudier les relations entre le mode de déplacement pédestre et l'aménagement de l'espace urbain, de l'Antiquité à nos jours. Cinq communications ont été consacrées aux XVIII^e et XIX^e siècles et ce, à Londres, à Paris et à Bruxelles. Touchant la marche tant fonctionnelle que ludique, elles ont permis de souligner l'importance de la figure du piéton dans le développement des embellissements urbains, de l'intérêt de l'étude des trottoirs, de la perception tactile, de la statuomanie et du regard des flâneurs sur la ville ⁶⁴. Notons également, dans le sillage de ce colloque, une exposition et un ouvrage sur les décrotoirs, témoins matériels du développement de la marche et de la promenade ⁶⁵.

En conclusion, depuis quelques années, l'histoire de la promenade fait l'objet d'un intérêt croissant auprès des chercheurs. Espérons que le présent ouvrage contribuera à développer l'étude de cette pratique, apparemment banale, en diversifiant les approches et en élargissant le cadre géographique. Il reste encore de vastes chantiers à prendre en compte pour réaliser une histoire de la promenade, qu'on la décline sous l'angle du promeneur, du flâneur ou des promenades publiques. Pour y arriver, le croisement de sources comme les traités de civilité, les archives municipales et royales, les rapports de police, les guides et récits de voyage, les romans, les poèmes, les pièces de théâtre, les cartes topographiques les peintures, ainsi que les gravures et les dessins apparaissent au cœur de cet objet d'étude qui traverse les disciplines. Il convient également d'offrir des études comparées qui permettront de comprendre les échanges et les influences des villes. La promenade est un phénomène qui traverse les frontières et qui donne à l'Europe des traits culturels communs.

⁶² Voir note 13.

⁶³ Colloque international *Marche & espace urbain de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 2-4 mai 2011. Les actes devraient paraître dans le courant de l'année 2012.

⁶⁴ Ces communications sont celles de Nicolas LEMAS, « Urbanisme et regard : la prise en compte esthétique et fonctionnelle du point de vue du piéton, de Pierre Patte à Eugène Hénard » ; Christophe LOIR, « Nouveaux espaces urbains pour les piétons : le développement des trottoirs à l'aube de l'époque contemporaine » ; Marc CRUNELLE, « Perception tactile des sols de quelques villes du passé à la lumière de récits d'écrivains voyageurs » ; Alain DIERKENS, « Marche, instruction et éducation civique : la statuomanie dans les villes belges au XIX^e siècle » ; Dana ARNOLD, « Les flâneurs – observateurs nonchalants du « paysage des grandes cités » et la vie quotidienne, du quartier du West End de la ville de Londres au début du 19^e siècle ».

⁶⁵ L'exposition s'est tenue du 2 juillet au 29 août à Bruxelles, aux Halles Saint-Géry. Voir Laurence ROSIER et Christophe H., *Décrottoirs : la mémoire des trottoirs*, à paraître.